



ABONNEMENTS

LYON

Un an. . . . . 7 fr.  
Six mois. . . . . 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an. . . . . 9 fr.  
Six mois. . . . . 5 »

ÉTRANGER

SELON LES DROITS DE POSTE

Les abonnements sont reçus à partir du 1<sup>er</sup> de chaque mois; ils se paient d'avance aux bureaux du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

La bouche parle de l'abondance du cœur : c'est pourquoi l'homme de bien tire de bonnes choses du bon trésor de son cœur; et l'homme méchant tire de mauvaises choses du mauvais trésor de son cœur. (Christ. — Evangile selon S. Mathieu, ch. xii, v. 34 et 35.)



# LA VÉRITÉ

## JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Bonne foi.

Sagesse.

Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups; soyez donc prudents comme des serpents, et simples comme des colombes.

(Christ. — Evangile selon S. Mathieu, ch. x, v. 10)

Charité.

Quand je parlerais toutes les langues des hommes et même des anges, si je n'ai pas la CHARITÉ, je suis comme l'airain qui résonne, ou comme la cymbale retentissante.

(1. Epître de S. Paul aux Corinthiens, ch. xiii, v. 1.)

AVIS

Les manuscrits qu'on voudra bien nous adresser seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Malgré cette mesure, les divers travaux publiés par la VÉRITÉ n'engagent que la responsabilité de l'auteur.

Les lettres nécessitant réponse devront être accompagnées d'un timbre-poste. — Envoi franco des lettres et manuscrits.

Tout ouvrage dont il sera déposé aux bureaux deux exemplaires, sera annoncé ou analysé.

Bureaux à Lyon, rue de la Charité, 48.

### DÉFENSE DU SPIRITISME

CONTRE SES DÉTRACTEURS.

(HUITIÈME ARTICLE. — Voir le dernier numéro.)

§ 6.

M. LITTRÉ (suite.)

Ce premier argument n'est pas heureux. On croit rêver pour peu que l'on ait parcouru ces in-folio démonologiques du moyen-âge. Comme ces vrais savants tant admirés par le docteur Calmeil lui-même, auraient accueilli ce raisonnement: « Les effets sont nerveux, donc la cause est nerveuse. » Autant nier tout d'un coup l'action de l'esprit divin sur la matière. Quand le chagrin, la peur, une idée, un sentiment quelconque vous donne une attaque de nerfs, va-t-il donc forcément s'ensuivre que l'essence du chagrin ou de la peur ne puisse être que nerveuse? Prenons-y garde, la médecine symptomatique, qui traite les symptômes au lieu de traiter la vraie cause, a toujours passé pour la plus pauvre des médecines; à plus forte raison quand elle confond l'agent morbide avec son siège, ou la blessure produite avec l'épine matérielle ou morale qui la cause.

« Mais c'est l'hallucination qui domine et qui change les apparences des choses aux yeux de l'halluciné (1)! » Soit, mais sortons donc un moment des effets nerveux qui peuvent donner le change aux esprits inattentifs. Rappelons bien surtout cette maîtresse règle pour toutes les théories du monde, qui consiste dans le rejet immédiat de celle qui ne peut s'appliquer qu'à une certaine partie des problèmes; or, n'aurions-nous donc ici que des effets nerveux? Et les porcelaines qui se brisent, et les fenêtres fracassées à coup de pierres, et les concerts aériens, et les voix que tout le monde entend, et les marmots qui prêchent au berceau, et les invulnérabilités au milieu des massacres, qu'allons-nous donc en faire, s'il vous plaît? Tout cela va-t-il devenir un effet de l'hallucination collective?

Mais vous n'y pensez pas, tous ces faits font partie de votre rapport et vous les dédaignez! Il est vrai que le plus minime d'en-

tre eux ferait voler votre théorie en éclats, mais que pouvons-nous y faire? Que deviennent des « modifications graves dans la sensibilité générale et le trouble des sens? » lorsqu'il s'agit d'expliquer soit le cigare emporté sur les lèvres comme chez M. de Sauley, soit des pianos d'un poids énorme soulevés comme chez M. de Gasparin et tant d'autres, des meubles valsant et polkant sans contact des mains, des instruments jouant tout seuls, des suspensions en l'air de Home et de plusieurs autres médiums. N'est-ce pas dépasser toute mesure dans l'abus des explications dérisoires et absurdes?

On nous donne cependant ces explications comme supérieures à celles de toute l'antiquité; on se trompe. Consulté précisément sur ce même ensemble de phénomènes, le fameux théurge iamblique répondait à son collègue Porphyre, qui lui demandait, comme M. Littré, s'ils ne seraient pas dus à un certain état pathologique causé par une surexcitation du cerveau, iamblique, disons-nous, répondait comme nous-même: « La meilleure manière de dissiper vos doutes, ô Porphyre, est de remarquer... que tantôt ces devins sont incombustibles, invulnérables, qu'ils se fendent les bras avec des couteaux, sans qu'ils y fassent seulement attention...; que tantôt les portes s'ouvrent et que les liens se rompent à leurs voix...; qu'on entend parfois autour d'eux une harmonie ravissante...; qu'à tel ou tel moment ils deviennent invisibles à tout le monde. L'extase n'est donc pas tout... N'en confondez pas d'ailleurs les deux espèces, l'une matérielle, pathologique et inintelligente, l'autre réglée et surintelligente, etc., due aux anges ou aux démons etc. (1). »

On voit que rien n'échappait à Iamblique, et que ses distinctions, inaperçues de toute l'école moderne, s'accordaient parfaitement avec celles de tous nos théologiens. Nous en dirons donc autant à M. Littré pour ses fenêtres enfoncées et pour ses porcelaines brisées, dont il ne pourra faire des extatiques ni des hallucinés.

Mais, par exemple, nous le complimenterons sincèrement sur la largeur d'esprit qui lui a permis de bien mesurer toutes les proportions et toute la portée philosophique et historique du problème. Ici, par exception, il ne s'est pas trompé: « La grande et singulière manifestation des phénomènes de 1853 est une forme nouvelle de celles qui présidèrent à tous les débuts des

(1) REVUE DES DEUX-MONDES, numéro du 15 février 1869, p. 866.

(2) Iamblique, de Mysteriis Egypt., sect. 111, du ch. I au XXXI<sup>r</sup>.

sociétés antiques, et notamment à l'avènement du christianisme et d'une nouvelle ère religieuse. »

« Ces phénomènes, continue-t-il, se mêlent avec les sciences d'une façon singulière et même inextricable, si, les méconnaissant dans leur essence, on essaye de les nier (ce qui est contraire à toute critique historique), soit de les interpréter par des phénomènes physiques ou par de simples jongleries (ce qui est contraire à la doctrine médicale). L'origine des sciences occultes se lie aux plus anciens souvenirs de l'humanité. Aux temples étaient joints des oracles, des prophètes annonçant les choses futures... la guérison des maladies était du domaine sacerdotal. La foudre tombait-elle; il fallait intercéder et détourner les funestes influences par des conjurations ou des cérémonies religieuses. Beaucoup de temples étaient le théâtre de visions; en vertu d'un pouvoir concédé, les prêtres faisaient descendre la divinité de son séjour éthéré. Les morts eux-mêmes n'étaient pas soustraits à la puissance dont les temples disposaient; on savait les évoquer de leurs tombeaux oubliés, les faire voir et toucher par ceux qui venaient interroger les hommes disparus de ce monde. Ainsi donc, on le voit (c'est toujours M. Littré qui parle), le point d'histoire dont M. Salverte a fait l'objet de ses recherches est digne de beaucoup d'intérêt. Il appartient aux plus antiques annales de l'humanité, il se lie aux institutions les plus élevées et les plus puissantes (1). »

Tout cela est vrai, tout cela est évident, tout cela constitue la grande leçon que nous avons promise aux savants inébranlables. Il nous suffit de savoir que les éléments du problème sont les mêmes dans tous les siècles, et puisqu'ils ont présidé à l'origine de toutes les sociétés, voici notre question, si humiliée jusqu'ici par l'intelligence générale, la voici, disons-nous, élevée, grâce à M. Littré, à la dignité de la plus importante de toutes les questions historiques et sociales.

PHILALÈTHES.

(La suite au prochain numéro.)

## NÉOPLATONISME

L'EMPEREUR JULIEN (Suite. — Voir le dernier numéro.)

Si nous avons rapporté ce fait *in extenso* et en y insistant particulièrement, c'est, d'une part, qu'il est complètement inexplicable sans le spiritisme et sans l'intervention du monde invisible; de l'autre, qu'il est prouvé catégoriquement. Avec des auteurs païens, de Julien lui-même, des juifs, rien ne manque à sa pleine constatation. Nous avons déjà vu que beaucoup d'hommes incroyables jusque-là s'étaient convertis, par cette seule preuve, au spiritualisme qu'ils n'avaient avant. Ou il faut avoir la manie de ne rien examiner en ce qui touche le surhumanisme, comme Renan et son école, ou bien il faut se rendre à l'évidence après avoir soumis ce phénomène aux règles de la plus sévère critique.

Warburton, Littleton, Addison, de Conevon se sont demandé par quels moyens matériels les Esprits avaient pu produire un pareil embrasement. Les uns ont pensé qu'ils s'étaient servis de matières inflammables cachées sous les décombres depuis la ruine du temple, les autres ont parlé d'un volcan souterrain contenant du soufre et du phosphore; d'autres encore d'amas de salpêtre et de substances azotées enfouies dans le sol. La question, aujourd'hui, est tranchée par le spiritisme. Celui-ci reconnaît que les Esprits peuvent, avec la permission de Dieu, encore plus avec son expresse volonté, s'emparer du fluide élec-

trique et produire la foudre; rappelons-nous les fulgurateurs étrusques dont la science fut connue de Numa, rappelons-nous que Jobard, de Bruxelles, et De Mirville ont prouvé qu'il y avait parfois des électricités intelligentes, n'oublions pas que Babinet et Arago ont confessé qu'il y avait souvent des météores ignés, échappant à toutes les lois de la pesanteur et de la physique et qui faisaient le désespoir des météorologistes; comparons ces constatations avec certains phénomènes d'électricité et de lumière phosphorescente produits en France et en Amérique par les Esprits, et nous n'hésiterons plus par de vaines recherches et de futiles interrogations.

Julien, loin de céder à ces avertissements du ciel, s'obstina plus que jamais dans son projet de destruction du christianisme; il renvoya l'exécution de ses plans après la guerre contre les Perses. Mais la lutte insensée avait assez duré, elle aurait pu, en se prolongeant, non pas compromettre, mais retarder les desseins de Dieu. Julien devait donc disparaître. L'Esprit qui, dans la célèbre vision citée plus haut, avait, comme on l'a vu, rempli le rôle de Jupiter, l'en avait averti: *une fois engagé dans la lutte, tu combattras sans cesse et sans relâche et ne te reposeras haletant que dans la mort*. Aussi Julien, dans une attaque générale des Perses qui le prit à l'improviste, oublia d'endosser sa cuirasse, il se précipita avec les siens pour repousser les assaillants; bientôt il les mit en fuite, mais s'étant trop avancé sans précaution, un cavalier ennemi se retourna dans sa retraite et lui décocha un trait au double tranchant qui après avoir effleuré le bras de l'Empereur alla se fixer dans le foie. Julien tenta vainement de l'arracher de la blessure, il tomba, et il fut emporté dans sa tente par ses compagnons affligés.

Dès que le trait eut été retiré de la blessure, et que la douleur fut un peu calmée, Julien se leva et cria qu'on lui rendit son cheval et ses armes: il voulait retourner au combat; il ne voulait pas croire que sa blessure fût mortelle, car il avait tiré jadis son horoscope avec Maxime et il avait obtenu le mot Phryggie pour nom du lieu où il devait mourir. Mais à peine était-il debout qu'il tourna sur lui-même, pris de vertige, et qu'il retomba dans les bras de ses familiers. Il vit que Maxime, qui le soutenait, avait les yeux pleins de larmes. Il eut alors soupçon de la gravité de son état, et demanda rapidement le nom de l'endroit où ils se trouvaient. On lui répondit que les gens du pays le nommaient Phryggie. Aussitôt une sérénité ou plutôt une joie indicible illumina le visage d'Auguste, et il en fut comme transformé. Tant que Julien n'avait pas cru devoir mourir, il n'avait pensé qu'à ses soldats; il avait toujours présentes les paroles de Minerve, lui disant que l'homme qui lutte sur la terre pour le bien est plus grand que les dieux eux-mêmes, et qu'il y a lâcheté à aspirer au repos du ciel; mais quand il sut que les dieux s'étaient décidés à le rappeler vers eux, il fut tout entier à la joie de les revoir. Comme il vit que les assistants fondaient en larmes, et particulièrement Priscus et Maxime, qui ne pouvaient s'empêcher de faire un triste retour sur eux-mêmes en pensant à l'ami qu'ils perdaient, il leur dit d'un ton d'autorité, qu'il était honteux de pleurer celui qui allait vivre au ciel et parmi les astres. Il ne pensa plus qu'à bien mourir.

Il entendait par là imiter dans leurs derniers actes et leurs derniers entretiens, Socrate et Marc-Aurèle; mais par la force invincible des temps, la mort de Julien ne devait pas rappeler celles dont il s'inspirait: la copie fut plus belle que les originaux, ou du moins plus tendre et plus humaine. La mort de Socrate et de Marc-Aurèle avait été antique, pleine de dignité et de résignation; celle de Julien fut toute chrétienne, pleine de foi et d'espérance, d'intuition mystique, d'élan passionnés vers la cité céleste.

Quand Julien vit réunis autour de son lit de mort ses principaux officiers et ses principaux pontifes, il les prit tous à témoin que, pendant tout son règne, il n'avait jamais été guidé par aucune vue d'intérêt personnel, qu'il ne s'était proposé d'autre but que de faire respecter et honorer les dieux, de rendre justice à tous, de répartir équitablement les impôts, de les diminuer en supprimant toutes les largesses de cour et toutes les malver-

1) Introd. au livre des *Sciences occultes*, d'Ensebe Salverte, réédité tout dernièrement par le docteur Littré.

sations.

Dès longtemps, ajoute-t-il, (je ne rougis pas de l'avouer), une prédiction m'avait annoncé que le fer terminerait ma vie. Je rends grâce à la divinité éternelle de ce que la mort m'arrive, non par trahison, ou après les longues souffrances d'une maladie amollissante, ou par la main du bourreau, comme à mon frère, mais brusque et fière au milieu de glorieux desseins. On dit, avec raison, qu'il y a faiblesse et lâcheté, soit à appeler la mort hors de propos, soit à la fuir quand il est à propos de mourir. Julien, sourd aux bruits de la terre, le visage tourné vers le ciel, se plongea dans l'azur infini; sa poitrine haletante sembla respirer l'aise, et son sang retrouver des forces dans les émanations des astres.

— Maxime, Priscus, dit-il, d'une voix lente et grave (1), j'ai demandé qu'on me laissât seul avec vous. Je vous ai choisis pour être les confidents de mes dernières pensées, parce que vous êtes philosophes et uniquement philosophes. Vous avez consacré, plus heureux que moi, votre vie entière à chercher la science, et votre grande joie a toujours été de vous entretenir des vérités absolues. En ce moment où je viens faire mon testament comme roi et comme chef militaire, il ne reste plus en moi que le prêtre et le théologien, la société de deux prêtres, de deux théologiens, est la seule qui me convienne.

Apprenez d'abord le secret de ma conduite depuis notre départ d'Antioche. Vous m'avez vu avec étonnement, moi, d'ordinaire si pieux, ne tenir aucun compte des mauvais présages qui nous assaillaient de toutes parts. Dernièrement j'offrais à Mars un sacrifice de dix taureaux; neuf moururent avant d'arriver à l'autel, et le dixième rompit ses liens et s'échappa. Vous me vîtes alors élever mes bras au ciel, et vous m'entendîtes jurer à Jupiter que je n'offrirais plus de ma vie de sacrifice au dieu à double face. J'aperçus l'inquiétude se peindre dans vos yeux, et une indignation secrète contre mon arrogance envers la divinité des combats. Sachez donc que mon serment à Jupiter n'avait point pour cause une colère puérile envers un immortel, mais au contraire une soumission parfaite aux dieux que je renonçais à fatiguer d'interrogations auxquelles ils avaient depuis longtemps répondu. Les dieux m'ont révélé par des apparitions de plus en plus fréquentes, que rien ne réussira de l'œuvre à laquelle j'ai consacré toute ma vie. Je voulais donner aux Romains une paix éternelle, ils vont avoir à soutenir des guerres terribles; je voulais rétablir l'hellénisme dans sa pureté et sa grandeur, le galiléisme va triompher; tous les peuples de l'empire et mes chers Gaulois, eux-mêmes, aujourd'hui si pieux et si dévoués à ma personne, vont être infectés de cette peste pendant de longues années.

A.-P.

(La suite au prochain numéro.)

Le rédacteur en chef, directeur de la *Presse médicale*, à M. le docteur Félix Roubaud.

« Mon cher confrère.

« Après les expériences que nous avons faites ensemble, samedi dernier, sur le phénomène qu'on est convenu d'appeler la *danse des tables*, je me suis mis à l'œuvre pour varier les résultats, et étudier ceux-ci dans les conditions requises pour établir ma conviction sur des bases véritablement scientifiques.

« Je ne suis pas de ceux qui, *à priori*, se refusent à l'examen d'un fait, par cela seul qu'il se présente avec le caractère de l'étrangeté et qu'il heurte les notions acquises. Mon esprit accueille volontiers toutes les nouveautés, comme des éléments de progrès et des manifestations de la perfectibilité humaine; mais, si je suis prompt à me laisser séduire par cette tendance invincible vers les régions de l'inconnu, les preuves que j'exige pour assésor mon jugement et me mettre en garde contre de faciles er-

reurs, sont de nature à ne me laisser aucune inquiétude, tant ont grandes et multipliées les précautions dont j'ai l'habitude de m'entourer avant de dire : *Je crois*.

« Je sais bien qu'il est plus commode de nier tout d'abord. Cela dispense de la peine de chercher : et d'ailleurs le scepticisme est de bon goût à l'époque où nous sommes. Les savants, et surtout les corporations savantes, ont adopté cette règle de conduite, qui non-seulement blesse tout sentiment d'équité, mais encore retarde la promulgation de plus d'une vérité importante. Quand la négation systématique émane de simples individus, l'inconvénient est moins grand assurément, en ce que, la lumière se faisant malgré eux, ils ne tardent pas à venir à résipiscence et à confesser leur foi tardive. Mais pourquoi s'exposer par tant d'orgueil à l'humiliation d'accepter, le lendemain, ce qu'on a conspué la veille, sous le fallacieux prétexte que la raison y répugne ? Pour moi, si le merveilleux se présente sous la garantie d'un nom honorable et avec l'affirmation d'un observateur compétent, je me fais un devoir de le soumettre à l'expérimentation, sans prévention d'aucune espèce, avec l'ardent désir de m'édifier moi-même et le parti pris de me dévouer corps et âme à ce que je croirai vrai et utile.

« C'est dans ces dispositions d'esprit que m'a trouvé la lettre par laquelle M. le docteur Eissen (de Strasbourg) a lancé dans le monde médical la découverte de la *danse des tables* tout fraîchement importée d'Allemagne. Un confrère de Paris, d'une haute intelligence et d'une probité à l'abri du moindre soupçon, m'avait confirmé les assertions du rédacteur en chef de la *Gazette Médicale* de Strasbourg, par la narration des prodiges dont il avait été le témoin et l'auteur. Dès lors le doute philosophique, que je ne pouvais encore abjurer, me pesa et me devint insupportable. Je vous vis, en ce moment, encore surexcité par les expériences toutes récentes auxquelles vous veniez de vous livrer, et vous fûtes mon premier initiateur. En vous quittant, je ne pus m'empêcher de rêver aux horizons nouveaux que la constatation de cette force inconnue ouvre à l'humanité. Pourtant, en y réfléchissant un peu, ma stupéfaction ne tarda pas à se dissiper sans que pour cela mon enthousiasme fût moins grand. En effet, pensais-je, depuis longtemps on connaît les singuliers phénomènes de cet agent, auquel on a donné le nom de *magnétisme animal*; l'influence qu'exerce, à l'aide de cette puissance, l'homme sur son semblable, sur les animaux et sur certaines plantes. Aujourd'hui, une circonstance, fortuite peut-être, a démontré que cette action s'étendait au delà de la sphère restreinte que nous lui avions arbitrairement assignée; et nous acquérons la preuve que tous les corps, même ceux qui ne sont pas organisés, sont également tributaires de cette influence. Voilà tout. En somme, cela revient à dire que *l'homme est le roi de la création*, et que tout est soumis à son empire. Cela veut dire bien des choses encore, sur lesquelles je reviendrai tout à l'heure; car j'ai hâte de terminer cette digression, qui m'éloigne de mon sujet.

« Vous vous souvenez, mon cher confrère, que je voulais vous raconter quelques faits bien dignes d'être notés, et que j'ai produits dans mon intérieur ou dans des réunions d'amis.

« 1° Une jeune femme et moi nous avons imposé les mains d'un petit garçon de six ans, et en moins de cinq minutes l'enfant, qui n'était pas prévenu, a tourné sur lui-même d'une manière irrésistible;

« 2° Avec trois de mes amis âgés de trente à quarante-cinq ans, j'ai formé la chaîne sur une disque de bois de trente à trente-cinq centimètres de diamètre, placé sur un vase de métal retourné de façon à ce que le pied fût en haut. Au bout de sept à huit minutes, le mouvement de rotation avait acquis une telle vitesse, que nous ne pûmes plus le suivre;

« 3° Une montre en or, suspendue par sa chaîne du même métal, tenue dans une main perpendiculairement, le coude appuyé sur un plan solide, décrivit, sous l'empire de ma volonté, des oscillations dans tous les sens, en ligne droite et circulairement, tantôt ralentissant, et tantôt accélérant son mouvement. Les mêmes effets étaient obtenus avec une plus grande promptitude lorsque je donnais ma main demeurée libre à une autre personne qui joignait son commandement au mien. Pour rendre

(1) Il eut alors avec les philosophes Maxime et Priscus une discussion des plus ardentes sur la transcendance de l'âme. Am. Marcellin, XXV, 3.

cette expérience des plus curieuses, à la fois plus exacte et plus concluante, je fais à cette heure construire un appareil très-simple, sur lequel il suffira d'appliquer la main pour déterminer les mouvements d'un pendule dans une direction quelconque, et sans pouvoir, même involontairement, lui imprimer aucune secousse par la contraction fibrillaire des muscles ;

« 4° Une bague en or, attachée à un fil et tenue à la main comme la montre dans l'expérience précédente, est reçue dans un verre dont elle ne touche pas le fond, et avec la précaution de la faire passer à peu près par l'axe du vase. Sur mon commandement tacite ou articulé, je lui ai fait toucher tel point des parois que je voulais et le nombre de fois que j'indiquais ;

« 5° Une clef en fer, dont l'extrémité opposée à l'anneau est fixée à un volume, dans le but d'augmenter son poids, tenue par deux personnes qui appliquent chacune un doigt autour de l'anneau, décrit en un clin d'œil un mouvement de rotation dans le sens que lui enjoint la volonté combinée des expérimentateurs ;

« 6° Des chapeaux, des assiettes et différents autres objets se meuvent dans toutes les directions, par le seul effort de la volonté. Mais je m'arrête dans cette énumération, afin de ne pas tomber dans des redites et dans le récit de faits aujourd'hui connus de tout le monde.

« Est-ce bien une force nouvelle qui vient de nous être révélée ? Je crois plutôt, pour mon compte, que c'est une manifestation particulière de l'électricité vitale, déjà et depuis longtemps étudiée sous le nom de *magnétisme animal*. Quelle que soit la destinée de cette découverte, elle mérite assurément de fixer l'attention des savants ; car nul ne saurait prévoir les applications dont elle est susceptible. C'est tout un monde à explorer, et c'est peut-être la clef d'une science nouvelle qui nous dévoilera les mystères jusqu'à présent impénétrables de la psychologie.

« Saluons donc avec bonheur cette ère de régénération qui s'annonce, et dont la mission sera de purifier l'humanité des doctrines matérialistes qui la détournent de sa voie ! Et puis, suivons, sans nous laisser rebuter par les obstacles, ce filon que le hasard nous a montré ! Qui sait s'il n'y a pas au bout de quoi illustrer toute une génération !

« Tout à vous,

« D<sup>r</sup> Alex. MAYER. »

(Extrait de la *Danse des tables*, par le docteur F. Roubaud, édition de 1853.)

## VARIÉTÉS

A. M. Bazile, à Courquetaine.

« Paris, 8 juin 1840.

« Mon bon ami, dans ma dernière lettre, je vous ai dit que M. Ricard m'avait promis d'amener prochainement chez moi Calixte, son meilleur somnambule, de l'enfermer devant les personnes que j'inviterais, et lorsqu'il serait dans le sommeil magnétique, de le faire jouer aux cartes, les yeux bandés ; puis, s'il était bien disposé, de lui faire exécuter d'autres expériences tout aussi incompréhensibles, tout aussi merveilleuses.

« Hier donc, la séance promise par M. Ricard a eu lieu en présence de soixante personnes, dont toutes, excepté le docteur Teste, étaient incrédules. Je vais vous raconter les faits qui se sont passés dans cette séance, et les discuter.

« Calixte une fois endormi, ou paraissant l'être, car je ne connais aucun signe irréfragable du sommeil, deux étrangers mettent sur chacun de ses yeux une poignée de coton, et par-dessus un grand foulard dont les extrémités sont ramenées vers le nez où on les noue. Ensuite, on vérifie que le bandeau est bien serré, bien mis, et qu'à son bord inférieur, précaution capitale, le coton forme un gros bourrelet qui sert d'obstacle infranchissable aux rayons lumineux. Aussitôt huit jeux d'écarté encore intacts sont offerts, on en prend un au hasard, on dé-

chire son enveloppe et l'on commence. M. Ricard ne touche point son somnambule, ne lui parle pas, et se trouve dans l'impossibilité d'apercevoir le jeu de la personne qui va faire la partie. Les choses ainsi disposées, tout se passe comme entre deux joueurs habiles et parfaitement éveillés : ainsi le somnambule nomme les cartes qu'il tient et celles que joue son adversaire ; de plus, lorsqu'il doit battre les cartes, il retourne celles qui sont à l'envers ; enfin il indique assez fréquemment, du moins on croit le remarquer, des cartes que son adversaire n'a point encore jetées sur la table.

« Tel est le fait. Il s'est renouvelé avec trois personnes dont chacune a joué deux parties, de sorte qu'une centaine de cartes ont passé devant Calixte, qui les a souvent nommées et toujours vues, puisqu'il jouait toujours ce qu'il fallait jouer.

« J'arrive à une autre série d'expériences, celle de l'obéissance à l'ordre mental. Comme il y a soixante personnes à convaincre, ou au moins à ébranler, j'ai préparé une centaine de petits cartons sur chacun desquels est écrit un ordre analogue aux suivants : Tourner la tête... à droite, à gauche ; la baisser, la renverser. Lever la jambe... droite, gauche, ... une, deux, trois ou quatre fois. Marcher... de un à dix pas, ... en avant, en arrière, obliquement. Se mettre sur le genou... droit, gauche ; sur un pied. Poser telle main à terre, ... tel doigt. Mettre la main sur telle partie du magnétiseur, ... sur la tête, la poitrine, le dos, etc. Aller prendre sur tel meuble le chapeau, les gants ou la montre du magnétiseur. Faire le tour d'une chaise, monter dessus, en descendre, s'en laisser tomber. Se pencher en avant, en arrière, sur tel côté. Se réveiller de loin sans que le magnétiseur fasse aucun mouvement ; ... se rendormir de la même manière. Parmi quinze pièces de cuivre, d'argent ou d'or, distinguer celle qui a été magnétisée, etc., etc. Bref, sur ces cent cartons il y a peut-être plus de quatre cents mouvements indiqués.

« Voici maintenant ce qui a lieu :

« Messieurs, dit M. Ricard, nous allons essayer de faire exécuter à Calixte, sans aucune apparence de communication, les mouvements que vous me signalerez ; dès que la carte sur laquelle les mouvements à exécuter m'aura été remise, je ne lui parlerai plus et ne bougerai plus. — « Calixte, dit-il, en se plaçant devant son somnambule qui est assis, je vais l'ordonner quelque chose, écoute-moi bien, et fais ce que je t'ordonnerai. » En ce moment, M. L. .. prend un des cartons et le remet à M. Ricard qui, après avoir lu, abaisse les bras, regarde Calixte et reste immobile. Au bout de quelques minutes d'attente, « *je ne sais que faire,* » dit le somnambule, et la première expérience est manquée. Une seconde, une troisième manquent également.

« — Messieurs, dis-je alors, les faits négatifs, quelque nombreux qu'ils soient, ne peuvent infirmer les faits positifs ; ainsi toutes les expériences que M. Ricard va tenter échoueraient-elles, la vision, malgré l'occlusion des yeux au moyen d'un épais bandeau, ne vous en resterait pas moins prouvée. Du reste, nous sommes peut-être trop nombreux, et je ne serais pas surpris que la clairvoyance du somnambule fût épuisée pour aujourd'hui ; cependant nous allons continuer. En conséquence, une quatrième expérience, puis une cinquième sont tentées ; elles réussissent, mais seulement en partie, car on est obligé d'aider un peu le somnambule. On arrive à une sixième que je vais tâcher de décrire, parce que son succès a été complet, la voici :

(Sera continué.)

Frapart, D.-M.-P.

(Extrait de la *Gazette des Hôpitaux*.)

## AVIS.

Nous prions les personnes dont l'abonnement est expiré le 22 août, de vouloir bien nous adresser sans retard le prix de leur réabonnement, si elles ne veulent pas éprouver d'interruption dans l'envoi de notre feuille.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR GÉRANT, E. EDoux.